

TRISTAN KOËGEL

QUAND
ON
DANSAIT
SUR
LES
TOITS



ROMANS
DIDIER
JEUNESSE

*À toutes les Mayssane, à tous les Pablo,
à toutes celles et ceux qui ont un jour eu
des bestioles – quelles qu’elles soient – à combattre.*

Sous les cyprès

Voilà. C'est ici que je vais te laisser, Jacinthe. Ça paye pas de mine, mais tu seras bien, tu verras. Mieux que dans ton pot minuscule... Même si ça s'est pas trop vu, j'ai été très heureux de te regarder pousser, tu sais. Je suis bien content de pas t'avoir coupée, finalement ; c'est grâce à toi si je suis pas devenu complètement fou. Alors, merci. Merci, Jacinthe. Ici, tu grandiras tranquille, et tu faneras quand t'auras envie de faner. Faudra pas trop t'en faire pour les bestioles, ni pour ton eau. Je serai pas loin, je repasserai de temps en temps. Peut-être pas tout de suite, mais je repasserai, ne t'inquiète pas. Et puis, tu seras pas toute seule. Des fleurs, y en a partout, regarde autour de



toi. N'aie pas peur, elles ne sentent rien, celles-là. Elles sont presque toutes fausses, en plastique, pour que personne n'ait à venir les arroser. C'est comme ça dans les cimetières. Y a des vraies tombes et des fausses fleurs.

Tu as vu, toutes ces tombes neuves ? Il en pousse tous les deux mètres. Y a plein de nouveaux cette année, on dirait... Les morts, ils se reproduisent plus vite que les vivants, ma parole ! Avec les tonnes de larmes que ça provoque chez ceux qui restent, c'est toute la ville qui va finir inondée, noyée sous la tristesse. Mais les morts, ils s'en foutent, eux. Ils dorment. Pour toujours. C'est égoïste, les morts.

Ça y est, j'ai les yeux qui piquent. À cause des cyprès. Quelle idée aussi de planter des cyprès dans les cimetières ? Il est pas très malin, celui qui a pensé à ça. Sous les cyprès, c'est la double peine. Tu pleures parce que t'es triste et tu pleures encore parce que ces foutus arbres ont décidé de te ronger les yeux à coups de pollen. À la fin, tu sais même plus vraiment pourquoi tu pleures. Et ça t'aide pas à te sentir mieux. Tu te demandes si t'as le droit, tu te demandes si tu triches, tu te demandes si c'est pas sur toi-même que t'es en train de pleurer. Non, s'il y a un endroit où les cyprès n'ont rien à faire, c'est bien là. C'est des fleurs comme toi qu'on doit planter parmi les tombes. De belles fleurs avec un parfum qui vous donne le sourire, comme ceux qu'on a sentis une fois et qui nous





SOUS LES CYPRÈS

hantent encore. Un parfum qui nous rappelle qu'on a vécu, et qu'on vit encore. Tu vois, Jacinthe, c'est pour ça que je t'ai amenée ici, pour te poser près de quelqu'un qui a besoin de se rappeler qu'elle a vécu et qu'on l'oubliera pas, elle non plus.

Pablo, Mayssane
et les bestioles

CHAPITRE 1

Pablo

Ils sont partis, ça y est. Même s'ils sont un peu envahissants le matin, ils finissent toujours par quitter la maison. Il faut bien qu'ils aillent au travail... C'est normal, tu sais, qu'ils déboulent tous les jours dans la chambre avec leur tête d'enterrement. Les parents, ça s'inquiète. Ça doit bien faire une semaine que j'ai pas fait l'effort de leur parler, ni de me lever de mon lit devant eux, ni d'aller au lycée. À leur place, je ferais sûrement pareil.

Ce qui les tracasse le plus, c'est que je réagisse pas comme ils aimeraient que je réagisse. Ils préféreraient me voir pleurer, ou que je me mette en colère. Mais je suis pas en colère... Et j'ai pas envie de pleurer. J'ai envie de rien, c'est tout. Je suis bien comme ça. Je veux juste qu'on me laisse tranquille, sans avoir à me justifier de ne pas rire aux blagues qui me faisaient rire avant, de pas

m'extasier sur les oiseaux qui passent dans le jardin... Je m'en fous de tous ces trucs. Je suis fatigué. C'est pas grave, non ? On n'a pas le droit d'avoir envie de rien sans faire paniquer la Terre entière ? Tu vas voir que bientôt, c'est mes parents qui vont se mettre en colère à ma place. Heureusement que tu es là, toi. Au moins, tu ne poses pas de questions. En même temps, une fleur, ça parle pas. Pas comme nous en tout cas. Mais ça écoute, et je te remercie pour ça.

Il paraît que si on parle aux fleurs, elles poussent plus vite. J'espère que c'est vrai. Pour l'instant, sans te vexer, tu fais pas trop d'efforts, toi non plus. Faut le deviner que ce petit machin tout pâle qui sort de terre, ce sera ta tige. Je veux pas te presser, mais ça serait bien que tu te dépêches un peu. Tu te rappelles ce qu'elle a dit Mayssane, quand je t'ai amenée chez elle ? T'étais même pas encore sortie de ton bulbe.

– C'est quoi, cette crotte ?

C'est ça qu'elle a dit. Pour des présentations, on a vu mieux.

– T'es bête ou quoi ? j'ai répondu. C'est une jacinthe. Faut être patiente ! Plante-la dans ta chambre et tu verras, dans quelques semaines, t'auras l'impression de t'endormir dans un jardin.

– Oh non, Pablo. C'est pas une bonne idée, mon chat va la manger. Il massacre toutes nos plantes, cet idiot. Fais-la

pousser, toi. Je viendrai la chercher quand elle sera grande et belle.

Depuis, Mayssane est partie. Beaucoup trop loin pour que je lui coure après. Elle a fait sa valise et elle a disparu. Même son imbécile de chat ne l'a pas vu venir. Il est resté là, tout seul, de l'autre côté de la haie ; je le vois de ma fenêtre en train de rôder et de mastiquer les géraniums. C'est pas un chat, c'est une chèvre ! Dans pas longtemps, on va lui voir pousser des cornes. Heureusement, d'ici là, Mayssane sera revenue. Elle va revenir, quand tu seras belle. Elle me l'a dit. Alors grouille-toi un peu, Jacinthe, je t'en prie. Ça commence à faire long.

C H A P I T R E 2

Je te félicite, t'as bien grandi depuis la semaine dernière ! Tu as soif ? Ta terre est toute sèche... Faut se nourrir quand on est en pleine croissance, c'est important. Je sais de quoi je parle, ça fait des jours que j'avale presque rien. Moi aussi, je suis tout sec. Allez, tiens, bois. Vaut mieux se forcer un peu. Je vais même t'accompagner aujourd'hui. Regarde, c'était posé sur la table de la cuisine : des tartines toutes chaudes et un grand bol de lait. Les parents les ont préparés pour moi, comme tous les matins, avant de filer au boulot. Cette fois, je vais pas les laisser moisir toute la journée.

Je pourrais pas partager mon repas avec quelqu'un d'autre que toi, ici, en tête à tête. Je te jure. Ça me couperait l'appétit, si j'en avais vraiment, de m'installer à table entre mon père et ma mère. Ce serait trop dur de les voir se battre contre mes silences, de les voir lutter pour me faire décrocher un sourire, et d'avoir honte de même plus avoir honte de les décevoir. Tu as remarqué comme depuis

hier, ils jouent les indifférents ? Pour me faire réagir, sans doute... Mais ils n'ont pas pu quitter la maison sans préparer mon petit déjeuner. C'est leur manière de me dire bonjour, de me montrer qu'ils sont là, pendant que moi, je fais comme si j'étais seul au monde. Je le fais pas exprès, c'est comme ça, c'est tout. L'indifférence, c'est pas un jeu. Quand ça vous tombe dessus pour de bon, on peut plus faire d'efforts, on peut plus préparer les petits déjeuners. Mes parents et moi, on n'en est pas au même stade, quoi. Je les adore, je veux pas leur faire de peine en plus, alors je les laisse jouer au jeu qu'ils veulent, mais franchement, ils sont pas très doués. À mon avis, ils vont pas tarder à changer de tactique. Je les ai surpris en train de parler de m'envoyer chez le psy. Mais pour ça, faudrait déjà qu'ils me sortent du lit.

Allez, à ta santé, Jacinthe ! Mes tartines vont refroidir.

T'as une belle tige toute verte maintenant, c'est joli. Et tu seras plus belle encore quand Mayssane viendra te chercher. Faut que je te dise quelque chose d'ailleurs. Ça va pas te plaire. Ne le prends pas mal, c'est pas contre toi, mais quand elle reviendra, il faudra que je te coupe. Ce sera pas facile, mais j'aurai pas le choix : y a qu'aux grands-mères qu'on offre des fleurs en pot. Tu fais la tête ? Je te comprends. Tu dois pas trop l'aimer du coup, Mayssane. Déjà qu'elle t'avait traitée de crotte... Lui en veux pas, elle se doutait pas encore de ce que t'allais devenir. Moi aussi,

tu sais, je me suis senti comme une vieille crotte. Et ça m'a vexé qu'elle ait pas cherché à savoir ce que j'allais devenir sans elle.

On n'était pas beaucoup plus grands que toi quand on s'est rencontrés. Le tout début, c'est un peu flou, évidemment. J'avais pas de dents, je portais des couches quand ses parents ont emménagé avec elle en face de chez nous. Je pleurais beaucoup aussi, surtout la nuit. Mais il paraît que dès que les deux bébés ont été mis ensemble, sur une couverture dans le jardin ou côte à côte dans leur poussette, mon père et ma mère ont pu enfin dormir la nuit. Il paraît aussi que c'est grâce à elle que je me suis décidé à me mettre debout. Ou à cause d'elle si on tient compte qu'à partir de là, j'ai commencé à me déplacer un peu trop près des choses fragiles au goût de mes parents. Tu sais pas ce que c'est toi, de marcher, Jacinthe. Pour les êtres humains, c'est important.

Nos mères adoraient se rappeler la fois où je m'étais enfin dressé sur mes deux jambes. Mayssane marchait déjà depuis quelques jours, elle arrivait toute seule à s'accrocher à la table pour attraper ce que les parents laissaient traîner : des gâteaux, des chips, tous ces trucs que les adultes interdisent aux enfants pour les garder pour eux. Ma couche bien calée dans l'herbe, je la regardais s'éloigner de moi, tanguer sur ses petits pieds, tendre le bras et sourire en mâchouillant son butin. Elle était douée déjà, elle savait ce qu'elle voulait. Moi,

bien sûr, je me remettait à chouiner dès qu'elle partait sans moi à l'aventure. Cette fois-là donc, les parents avaient été plus malins. Ils avaient décalé les gâteaux, juste un petit peu, pour qu'elle les frôle avec ses doigts boudinés sans pouvoir les attraper. Mais ils n'avaient pas tout prévu ; Mayssane, elle était pas du genre à laisser tomber. À deux mètres de là, je faisais la grimace, les yeux plissés, la bouche tordue, quand elle s'est soudain tournée vers moi en fronçant les sourcils. Même avec une petite couette au milieu du crâne, ça devait être impressionnant parce que, apparemment, j'ai aussitôt remballé mon caprice. Elle a baragouiné quelque chose et m'a tendu la main. Et moi, ben, je me suis levé pour la rejoindre. Comme ça, sans réfléchir. Je me suis mis debout et je me suis dirigé vers elle. Quand je me suis retrouvé suffisamment près de la table, elle a attrapé mon bras, qui était un plus long que le sien, et l'a poussé vers le paquet de gâteaux. On leur a tout pris ! Les parents ne s'arrêtaient plus de pousser des cris de joie. Ils étaient tellement surpris qu'ils nous ont laissés nous empiffrer sans rien dire. Il paraît que nous aussi, on riait. On riait tellement que les miettes nous tombaient de la bouche avant qu'on les ait avalées. C'est notre premier triomphe ensemble, et c'est comme ça que je me suis mis à marcher.

Tout ça, c'est peut-être des histoires que se racontent les adultes pour rendre la vie plus intéressante. Mais c'est quand même joli. Comme tout ce qu'on s'est raconté

ensuite pendant des années, Mayssane et moi, en visitant tous les pays du monde, surtout ceux qui existaient pas, sans bouger de sa chambre ou de la mienne. En explorant les nuages, la lune et les étoiles, en découvrant des tas de trucs qui ne plaisaient qu'à nous. En regardant la mer, depuis le petit bateau de mon père, assis l'un à côté de l'autre. On aimait bien regarder la mer, surtout la nuit quand elle se mélange avec le ciel et qu'on dirait que les étoiles baignent dedans, que les voiliers n'attendent pour décoller que le moment où les comètes viendront remplacer les dauphins pour se frotter contre leur coque. «À l'heure où les bateaux s'envolent», comme on disait, en se prenant tous les deux pour des capitaines au long cours qui ne connaîtraient jamais la tempête.

Plus on grandissait, plus y avait que nous. Le reste : la vie à la maison, chacun de son côté, c'était qu'une pause bien méritée au milieu de toutes ces aventures fatigantes. Une pause pendant laquelle on réfléchissait à ce qu'on voudrait qu'il nous arrive le lendemain. On se faisait des promesses aussi, des tas de promesses, qu'on était sûrs et certains de tenir pour toujours. Elle m'avait demandé une fois :

– Tu n'embarqueras pas tout seul sur le bateau qui vole, hein ?

– Ben non, j'avais répondu.

Sur un bateau ou ailleurs, j'imaginai pas aller quelque part sans elle.



– Et si t'es obligé ? Et si j'arrive en retard ? Et si je me suis cassé la jambe et que je peux pas monter à bord ?

– Je t'attendrai.

– Et si tu peux pas attendre ? S'il faut absolument que tu partes avant que le jour se lève ?

– Pourquoi je serais obligé de partir ?

– Je sais pas, moi, pourquoi ! Tu serais obligé, c'est tout.

– Je le ferai alors. Je déplierai la voile et je décollerai. Mais j'irai pas bien haut. Je me poserai sur le toit de ta maison et on attendra tous les deux que ta jambe soit réparée.

– Promis ?

– Promis. Si tu promets aussi.

– Promis.

Tu parles. Est-ce qu'elle m'a attendu ? Non. Elle avait l'air d'y croire pourtant, à ces promesses... Celle-là, Jacinthe, comme toutes les autres, elle nous a été volée, arrachée d'un coup y a un peu plus d'une semaine, juste après qu'elle t'a prise pour une vieille crotte. Crac ! J'ai rien vu venir. Du jour au lendemain, fini ! Rideau ! Comme si tout ce qu'on avait partagé n'avait jamais eu aucune importance. Ses parents ont débarqué un soir à la maison. Ils ont annoncé la nouvelle aux miens. Et puis voilà, c'est tout. Personne ne nous a demandé notre avis. C'était tellement violent que j'ai même pas eu mal. Je suis monté dans ma chambre, j'ai ouvert ma fenêtre, j'ai regardé vers la sienne... ses volets étaient fermés. Pas de lumière à



l'intérieur. Aucun signe de sa part. Je me suis senti vide. Y avait plus rien qui bougeait dans mon ventre. Et dans ma tête, y avait comme un gros trou. Je suis resté comme ça, toute la nuit, à attendre de la voir arriver discrètement pour qu'on s'échappe tous les deux quelque part. Mais elle n'est pas sortie de chez elle. Le lendemain, je suis allé en cours et quand je suis rentré, Mayssane n'était déjà plus là. Elle m'a même pas dit au revoir.

Mais on me la fera pas deux fois, Jacinthe ! Tant qu'elle sera pas revenue, en cours, j'y mettrai plus les pieds. Sans elle, ça vaut pas le coup. Ça me dit trop rien de passer des heures à côté de sa chaise vide, sans voir sa joue s'écraser dans la paume de sa main, sans voir sa main qui s'ennuie dessiner sur le coin d'un cahier, sans sentir son odeur, sans entendre sa voix. Depuis qu'elle est partie, c'est comme si tout rétrécissait autour de moi. Tout disparaît. Tout s'efface. Les copains, les profs, les parents, les rues, les vieux qui promènent leur chien, c'est loin, c'est flou, je ne sais même pas si ça a existé pour de vrai. Souvent, j'ai l'impression que je me regarde disparaître moi aussi, au milieu de ce petit monde qui rétrécit de plus en plus. Comme si moi non plus, j'existais pas pour de vrai.

Y a plus que toi et moi, Jacinthe ! Et les quatre murs autour de nous... Je te promets que quand ce sera l'heure, je t'arracherai pas aussi violemment de la terre qui t'a fait pousser.

CHAPITRE 3

Mayssane

Je ne t'ai pas dit au revoir, Pablo. J'ai pas voulu. Parce que j'aime pas te mentir et que je sais pas si je reviendrai. Alors, se dire au revoir, en pensant qu'on se verra peut-être plus, simplement pour être poli, c'est moche. Ça nous ressemble pas. C'est comme dire merci au docteur qui vient de vous enfoncer une aiguille dans le dos. C'est poli, mais ça sonne faux.

Et te dire adieu, j'ai pas pu. Parce que ça nous ressemble pas non plus de mettre une fin à notre histoire, d'en laisser un au bord de la route, de tourner la page jusqu'à refermer la couverture de notre drôle de bouquin. Je me suis dit que ça serait pas mal comme ça ; une disparition, c'est pas un départ. Ça a quelque chose d'un peu magique, de merveilleux, de pas banal, même si ça laisse un goût d'inachevé, un goût amer dans la bouche qui reste pour



longtemps. Les adieux, Pablo, ça brise tous les sortilèges. Nous, au moins, on n'enterrera pas tout de suite nos souvenirs au fond d'un trou. Ça nous rendra un peu éternels.

J'ai peur. Parce que je sais pas vraiment où je vais. Parce que tu seras pas là, cette fois. Parce que je serai toute seule. Parce que je voyage sans toi malgré ce qu'on s'était promis. Tout est loin de moi, déjà. Tout est derrière. Ma maison collée à la tienne, ma chambre, mon chat et tous les lambeaux de plantes collés sur ses babines ; mes parents aussi, et même toi. Toutes les choses, grandes et petites, que j'ai eues autour de moi me sautent dessus pour s'inviter dans ma valise. Tout ce que je voyais pas, que j'entendais plus, et qui était là tous les matins pourtant et tous les soirs du monde, de mon monde... Les clés de chez moi, toujours posées au même endroit et que j'ai cru perdre mille fois quand même, les objets qui prenaient la poussière sur les étagères, ceux qui étaient déjà là quand je ne savais pas me tenir debout, ceux qu'on a cassés et ceux qui les ont remplacés, la fissure au plafond au-dessus de mon lit que je pourrais dessiner les yeux fermés tellement je l'ai fixée quand je n'avais rien d'autre à faire qu'attendre, le coin du meuble que je me prenais dans les orteils, la poubelle de mon bureau remplie des lettres que je n'ai jamais envoyées à personne, mes livres de cours empilés n'importe où, les affiches que j'ai placardées aux



murs, la prise cassée jamais réparée, le grincement des portes, le tic-tac de l'horloge, le claquement des placards, le grésillement de la radio de mes parents dans la cuisine, la lumière du jour quand j'ouvrais mes volets et la lumière de la nuit quand je trouvais qu'il était trop tôt pour les fermer, l'odeur de mon petit jardin après la pluie, et du linge étendu au soleil, la chaleur du trottoir devant chez moi en été sous mes pieds nus, le sourire de mon père, le rire de ma mère, le bruit de ta main qui toque à mes volets fermés...

Ma valise est trop petite, mais je vais emporter ça d'une manière ou d'une autre.

Voilà le port. Ça y est. L'odeur de la mer, je l'emporterai aussi. C'est drôle, il n'y a personne d'autre. Et il n'y a qu'un bateau. Personne n'est là pour agiter son mouchoir en me regardant monter à bord... Je l'ai bien cherché. J'aurais bien aimé emporter cette image : les gens qui comptent, seulement eux, debout sur le quai et me faisant des grands signes. Je me l'invente, mais c'est pas tout à fait pareil qu'un vrai souvenir, malgré ce qu'on dit.

La dernière fois que je t'ai vu, Pablo, tu serrais entre tes mains ta petite crotte que t'as voulu me faire passer pour une fleur. J'ai ri. Ça t'a vexé. Mais je ne regrette pas, tu m'as toujours fait rire, en plus du reste, même quand il n'y avait aucune raison de rigoler. Tu n'avais pas tort, il ne faut pas



se fier aux apparences. La plus belle fleur peut se cacher dans une petite crotte, il suffit d'attendre un peu.

– Faut être patient avant de pouvoir s'endormir dans un jardin.

C'est drôle que tu m'aies dit ça. On a toujours été pressés tous les deux. Comme si on n'avait pas de temps à perdre. Comme si on avait fait la liste de ce qu'on voulait vivre et que tout ce qui nous tombait dessus sans y être inscrit nous ralentissait. On n'avait pas tout à fait les mêmes choses écrites sur nos listes, mais on s'est débrouillés pour se mettre d'accord, finalement. Ça plaisait pas beaucoup à nos parents parfois... Il y en avait pas un pour rattraper l'autre. Ils répétaient tout le temps :

– Elle n'aurait pas dû lui apprendre à marcher ! Ils ne peuvent plus s'arrêter de courir !

On l'a entendu des millions de fois. Quand on a traversé la rue tout seuls, quand on s'est perdus dans la forêt, quand on s'échappait la nuit par la fenêtre et qu'ils nous retrouvaient ensemble dans la même chambre... Ils se mettaient en colère, mais je crois qu'au fond ils préféraient nous voir heureux qu'obéissants. La plupart du temps en tout cas. Pas toujours. Le mois dernier, on est allés trop loin. On n'aurait pas dû monter sur ce bateau.

J'espère que tu n'en veux pas trop à ma mère, à elle aussi ça lui arrive d'avoir peur. Et j'espère que tu ne m'en veux pas trop à moi non plus parce que, aujourd'hui, j'y



remonte seule, sans elle, sans toi, juste avec ma valise qui déborde, ton vieux bracelet raccommodé accroché à mon poignet et le drôle de sentiment de ne plus vraiment savoir si je suis une fleur ou rien qu'une petite crotte.

Je voudrais seulement que tu m'arroses toujours un peu, même si t'es en colère que je sois partie comme ça.

Je suis sûre que tu le feras.